



KAREN SWAN

L'ÎLE AUX MURMURES



Le dernier été



KAREN SWAN

L'ÎLE AUX MURMURES



Le dernier été

Écosse, 1930.

Effie Gillies vit sur la dernière île sauvage d'Écosse, Saint Kilda, avec ses trois meilleures amies. Aussi libre et indomptable que les falaises qu'elle escalade, la jeune femme accepte de servir de guide au comte de Dumfries et à son fils, lord Sholto, lorsqu'ils viennent découvrir l'île et ses oiseaux. Entre Sholto et Effie, c'est le coup de foudre. Hélas, personne ne voit ce rapprochement d'un bon œil : les deux jeunes gens viennent de mondes bien trop différents...

Des mois plus tard, les insulaires sont forcés de quitter l'île pour le continent. Si Effie est effondrée, elle se réjouit de revoir Sholto lorsqu'elle est invitée à travailler chez les Dumfries. Mais leurs retrouvailles sont vite interrompues par une terrible nouvelle : un homme a été retrouvé assassiné à Saint Kilda. Et Effie est la principale suspecte...

Le premier tome d'une saga passionnante mêlant secrets, suspense et grande histoire d'amour au cœur de l'un des plus sauvages archipels de l'Écosse.

**UNE ÎLE SAUVAGE. QUATRE AMIES.
ET UN SECRET QUI MENACE LEUR LIBERTÉ...**

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

ISBN : 978-2-38529-508-0

22,90 € Prix TTC France



Rayon : Littérature étrangère
Photographie : © Trevillion Images
Design : Raphaëlle Faguer



www.editionscharleston.fr

L'ÎLE AUX MURMURES
LE DERNIER ÉTÉ

Titre original : *The Last Summer*
Copyright © Karen Swan, 2022
Tous droits réservés.
Traduit de l'anglais par Elisabeth Luc

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-508-0
Maquette : Camille Carlos

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston)!

Karen Swan

L'ÎLE AUX MURMURES
LE DERNIER ÉTÉ

Roman

*Traduit de l'anglais
par Elisabeth Luc*


CHARLESTON

Pour Laura Tinkl, qui fait désormais partie de notre histoire.

GLOSSAIRE

Cleit : remise en pierre ou abri spécifique à Saint Kilda.

Fank : enclos à moutons ceint d'un mur, bergerie.

Lazy beds : culture sur billons. Bords parallèles d'une corniche séparés par d'étroits fossés de drainage, technique traditionnelle quasiment disparue de travail du sol.

Quern : moulin à bras.

Stac : pointe rocheuse émergeant de la mer créée par l'érosion d'une falaise.

PROLOGUE

21 juin 1930

Glen Bay, Saint Kilda

LES TROIS JEUNES FEMMES étaient assises en tailleur dans l'herbe. Derrière elles, sous le soleil qui descendait peu à peu, s'étiraient leurs ombres. Les moutons somnolaient sur les versants, chassant les mouches de la queue tandis qu'ils cherchaient la protection des murets de pierre, la caresse d'une brise. C'était la plus longue journée de l'été, et le ciel retenait son souffle dans la chaleur sèche qui se suspendait en un voile au-dessus de leur tête. Leurs doigts s'activaient à arracher les plumes des carcasses d'oiseaux, parsemant la prairie de panaches de duvet blanc comme des marguerites.

Flora porta le dos de sa main à son front.

— ça ne me manquera pas, ça, avoua-t-elle.

— C'est sûr, tu vas vite oublier, répondit Effie avec ironie. Tu seras une grande dame dans ta maison avec

escalier, tu porteras du rouge à lèvres, tu écouteras la radio, et tu peineras à l'idée de penser avoir pu plumer des fulmars par le passé.

Flattée par cette description, Flora se rengorgea.

— Il faudra venir me voir ! James dit qu'il y aura une chambre pour chacune d'entre vous et qu'on vous donnera une nouvelle robe à chacune de vos visites, qu'on ira voir des spectacles, dîner au restaurant...

— Dans de vrais restaurants ? s'étonna Mhairi.

— Oui ! s'exclama Effie. Tu sais, ces endroits où les oiseaux, on les plume et on les cuit pour toi.

— James dit qu'à Glasgow on peut sortir tous les soirs pendant un mois sans manger deux fois au même endroit, raconta Flora en écartant de son visage ses cheveux bruns.

— Moi, du moment que j'ai le ventre plein, je me moque de ce qu'il y a dedans, commenta Effie en haussant les épaules.

Les doigts de Mhairi s'immobilisèrent, une pause qui perturba les autres. En levant les yeux, elles virent leur amie se mordre la lèvre pour retenir ses larmes.

— Allons, Mhairi, s'exclama Flora. Ça va bien se passer.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Pour moi, ce n'est pas pareil que pour toi. Quand nous aurons fait la traversée, tu obtiendras ce que tu as toujours voulu. Moi, je perdrai tout et rien ne pourra l'empêcher.

— La vague s'élève sur les eaux calmes, Mhairi, déclara Flora suivant un dicton local.

Elle lissa sa chevelure brillante avant de lui prendre la main.

— Le meilleur se produit quand on s'y attend le moins, poursuivit-elle. Ton bonheur est ailleurs. Tu dois y croire !

Mhairi dégagea vivement sa main.

— Tu n'arrêtes pas de me le rabâcher, mais... on me demande trop !

Son regard vert fulminait. Pourtant, elle céda rarement à la colère. Elle était de bonne nature et avait un grand cœur, ce qui ne l'avait pas empêchée d'en arriver là.

— Je sais, admit Flora avec chaleur. Moi aussi je serais folle de rage, ivre de chagrin si c'était moi qui devais le faire. Tu es une bonne personne, meilleure que moi. Tu es bonne jusqu'à la moelle quand je le suis à peine en surface.

— Tu n'es pas nulle ! protesta Effie.

— Ah non ? Un coup de vent me décoiffe et je me mets en rogne. Si je me cogne le genou, je jure comme un charretier. Et sans ça... ajouta-t-elle en encadrant de ses doigts son joli minois, je me serais fait jeter depuis des années.

Le silence s'installa, puis Flora esquissa un sourire espiègle et Mhairi rit malgré elle.

— Jamais ils ne feraient ça, gronda-t-elle en donnant à Flora une tape sur le genou. Tu possèdes un tas de qualités.

— Je suis un joli monstre. Et Effie est une sauvageonne blonde...

— Oh ! protesta cette dernière.

Son pantalon dissimulait ses genoux et ses tibias écorchés par ses escalades à flanc de falaise.

— Tu es la meilleure d'entre nous, Mhairi, assura Flora avec sa détermination coutumière. Il est impossible que tu n'obtiennes pas ta récompense. Elle ne va pas tarder. Si tu ne vois encore rien, ne t'inquiète pas, elle arrive.

Mhairi secoua la tête et se garda de répondre. Si la passion de Flora parvenait d'ordinaire à les convaincre

que le ciel était vert et la mer noire, cette fois Mhairi n'avait aucune envie d'imaginer un avenir impossible alors qu'elle avait ici tout ce qu'elle voulait. Si seulement elles avaient pu rester là... Hélas, leur route était tracée, et rien n'allait changer. Pour aucune d'entre elles.

— Pareil pour toi, ajouta Flora à l'intention d'Effie, qui retint son souffle sous le regard acéré de son amie.

Elle ferma les yeux en espérant qu'elle dise vrai. Même si, afin que tout se termine bien, elle allait devoir faire davantage que monter à bord d'un bateau. Non qu'un moment lointain ou un lieu inconnu risquaient d'entraver son avenir. C'était plutôt une menace indicible, impensable qui planait en permanence au-dessus de sa tête. Une faux qui oscillait tandis qu'elle binait la tourbe ou les massifs, une ombre qui s'insinuait dans ses rêves.

— Là-bas, tu seras libre, affirma Flora avec fougue.

Effie hocha la tête sans y croire. Nulle ne dit mot pendant un moment. Il semblait toujours impossible qu'elles aient été frappées par l'horreur sur cette île isolée. Pourtant, cet été-là, tout avait changé.

— Il ne reste plus quelques semaines. Nous devons être prêtes au cas où, prévint Flora. C'est à marée basse que l'on pose les hameçons.

— Je sais.

Effie avait rassemblé peu à peu ce dont elle avait besoin, en prenant soin d'éparpiller ses menus larcins afin que nul ne remarque qu'il manquait un bout de corde ou le couteau rouillé qui gisait au fond du skiff¹. Il lui manquait encore une chose, mais elle n'en trouverait nulle part sur l'île.

— J'y suis presque, si le capitaine McGregor veut bien m'aider.

1. Bateau à voile léger.

— Quand doit-il lever l'ancre ? s'enquit Mhairi avec inquiétude.

Pour évaluer l'heure, Effie se tourna vers le soleil couchant. Il était descendu sous les falaises de Mullach Bi. Il restait donc trois heures de lumière environ. Avec deux heures de marche pour gagner l'autre côté de l'île...

— Bientôt. Je devrais rentrer.

Au moment où elle allait se lever, Flora lui prit la main.

— Avant que tu ne partes...

Elles étaient assises en cercle, entre le fracas des vagues et le chant des roitelets.

— Je sais que c'est dur, et particulièrement pour vous deux. Dans quelques mois, notre vie va changer. Nous partirons et tout sera différent. Absolument tout. Certaines choses seront meilleures, d'autres pires. Mais un jour nous repenserons à ce moment, assises toutes les trois dans l'herbe, des plumes plein les cheveux et des oiseaux morts à nos pieds, et il en restera quelque chose.

— Quoi ? s'enquit Mhairi, perplexe.

— Nous. Ceci, répondit Flora en leur serrant les mains. Quoi qu'il arrive, nous serons toujours les filles de Kilda. D'après ma mère, un secret n'existe pas si trois personnes le partagent. En ce qui nous concerne, elle se trompe : ce que nous faisons ensemble, nous sommes les seules à le savoir.

Elle porta leurs mains à ses lèvres.

— Nous sommes sœurs, non ?

Mhairi hocha la tête, Effie aussi. Elle n'était pas du genre à s'émouvoir, pourtant elle était émue. Elle se leva et se tint bien droite.

— Je reviendrai dès que je le pourrai.

Lorsqu'elle se détourna pour se diriger vers la corniche, elle sentit leur appréhension. Elle aurait préféré

rester avec ses amies et jouer aux enfants insouciantes à la vie légère, si ce n'est facile. Mais ces temps-là avaient sombré avec le soleil, et le moment était venu pour elle d'affronter son avenir. Flora avait raison. Elle avait toujours raison. La marée était basse. Elle devait poser ses hameçons.

AVANT

CHAPITRE I

Un mois plus tôt – 13 mai 1930

SUR LA PLAGE, comme les chiens aboyaient, les vieilles femmes apparurent sur le seuil des maisons pour regarder en direction de la baie. La marée descendait, et toute la journée un vent capricieux avait soulevé les vagues sous les oiseaux qui tournoyaient de joie.

Effie demeura sur son tabouret. En pleine traite, la joue posée sur le flanc d'Iona, elle remplissait son seau. Normalement, il pouvait s'écouler encore une vingtaine de minutes avant qu'un bateau ne surgisse au détour du promontoire rocheux, mais ce jour-là, avec ces vents, il viendrait sans doute plus tôt. Poppit, sa chienne colley à gueule brune et à l'œil entouré d'une tache blanche, était assise près d'elle. Elle contemplait le large les oreilles dressées, guettant déjà les envahisseurs, mais elle resterait près d'Effie.

Postée en hauteur, Effie voyait les mouvements des villageois. L'enclos de traite se situait à un bon tiers

du sommet de la colline, offrant une vue qu'elle avait toujours appréciée. C'était un mardi, jour de lessive. Dans les ruisseaux, jupe relevée, les plus jeunes femmes frottaient le linge en bavardant, et leurs draps volaient au vent. Cette semaine-là, aucun bateau de tourisme n'étant prévu, nul visiteur inconnu ne risquait de surgir. Si un chalutier se montrait, le fait que le linge soit ainsi exposé serait moins grave, la plupart des capitaines étant des amis.

Dans un village où l'intimité n'était qu'un concept, aérer sa literie à la vue d'inconnus était une indignité à prendre au sérieux. Aussi les villageois venaient-ils étendre leurs effets de toutes parts de l'étroite vallée. Celle-ci formait un cône aux pentes abruptes et lisses menant aux hautes falaises qui, de l'autre côté, chutaient dans la mer. Sur le versant sud-est, les falaises étaient moins abruptes et finissaient sur une plage de galets. Il n'y avait pas d'autre endroit où accoster sur l'île. Tout autour, la mer était déchaînée. Par chance, l'île voisine de Dun, un doigt noueux de terre, touchait presque les rives d'Hirta, créant une digue naturelle qui faisait de Village Bay un havre sûr au cœur des eaux grises et tourbillonnantes de l'Atlantique nord. Lors de tempêtes, vingt navires au moins s'y étaient réfugiés.

Marins et pêcheurs au chalut ou de baleines s'extasiaient devant le spectacle chaleureux et accueillant du village niché sous la haute ellipse. Ses cheminées crachaient leur fumée dans la lueur des lampes à huile, et ses cottages en pierre grise ainsi que ses traditionnelles *blackhouses* à toit de chaume, abandonnées depuis les années 1860, longeaient la côte orientale de la baie bordée d'une imposante digue en pierre. Du sommet des corniches, ils évoquaient des dents sur une mâchoire. Des dents de géant, disait la mère d'Effie.

Le village était situé au meilleur emplacement pour la protection contre les vents qui balayaient les pentes, soulevaient les pierres et arrachaient les toits de tôle – du moins jusqu’à ce que le maître des lieux, sir John MacLeod of MacLeod, ne les fasse fixer à l’aide de sangles métalliques.

La rue, il n’y en avait qu’une : un large sentier herbeux bordé d’un épais muret qui séparait les cottages de leurs terrains en contrebas. Elle constituait le cœur de la vie de l’île. Les habitants s’y réunissaient, abrités du vent par les logements. Par beau temps, ils y profitaient du soleil. Les vieilles femmes tricotaient et filaient la laine devant chez elles, tandis que les enfants couraient le long du muret. Une vache s’approchait parfois en hochant la tête. Chaque matin, les hommes se retrouvaient devant les n^{os} 5 et 6 pour leur assemblée quotidienne sur la répartition des tâches. Et, après le thé, les villageois déambulaient pour recueillir auprès de leurs voisins les « nouvelles du soir ».

Devant chaque cottage, au-delà de la rue, s’étendait une étroite parcelle close qui descendait vers la mer. C’est là que l’on cultivait les pommes de terre selon la technique des *lazy beds*². On y étendait aussi le linge et y gardait les quelques bêtes en hiver. Au cours des mois d’été, les vaches restaient derrière la digue, et les nombreux moutons paissaient dans les pâturages de Glen Bay, de l’autre côté de l’île. Séparée de Village Bay par une haute corniche nommée Am Blaid, Glen Bay descendait en spirale vers une crique bien abritée. Il n’y avait pas de plage à proprement parler, les vagues

2. Méthode consistant à cultiver des pommes de terre en les étalant à la surface, puis en les recouvrant de varech et de la terre issue de tranchées latérales, destinées au drainage.

du nord étant implacables. Si les villageois y laissaient un skiff en cas d'urgence, il n'était possible de partir ou d'accoster qu'en de rares occasions, lorsque le vent tournait et que la mer était plus calme.

Iona cessa de mastiquer et s'agita. Impassible, Effie prit quelques feuilles de l'oseille cueillie en chemin et les lui tendit. La vache soupira d'aise et la jeune fille put poursuivre la traite. C'était là leur paisible rituel du matin.

Quelques minutes plus tard, le seau était presque plein. Effie se redressa en flattant le flanc d'Iona.

— C'est bien, murmura-t-elle.

Elle se leva et observa le large. Comme prévu, la proue d'un sloop, un voilier, venait d'apparaître au détour du promontoire rocheux de l'île de Dun.

Effie le regarda s'insinuer en silence dans la baie, jeter l'ancre et affaler les voiles. Ce n'était donc pas un chalutier. Les femmes allaient être fâchées. Doté d'un fin mâât et d'une coque arrondie, le bateau était d'une grande finesse, de ceux que l'on croisait plus souvent dans les eaux azuréennes du sud de la France que dans celles des îles Hébrides.

— Ami ou ennemi ?

Cette question résonna dans toute la caldeira.

Si les membres de l'équipage n'étaient encore que de petits points noirs, Effie les vit préparer le canot. Ils allaient devoir ramer avec vigueur contre les vagues qui s'abattaient sur la côte ; ils n'avaient pas choisi le meilleur jour pour naviguer et avaient dû être secoués pendant la traversée. Si l'île de Dun leur accordait un peu de répit, le passage n'était pas libre pour autant. Un vent de sud-est faisait bouillonner comme dans une marmite de sorcière les eaux de la baie, d'ordinaire abritée. Les marins n'avaient donc aucune garantie de pouvoir débarquer.

Seule une chose était certaine : si les hommes parvenaient à terre, nul n'aurait un poil sec. Quelques tourbillons de fumée commençaient à s'élever des cheminées, et les gens entraient et sortaient des cottages agencés tel un sourire sur l'arc de cercle de la baie. Ils rentraient le linge ou balayaient devant leur porte, enfilaient leurs chaussures ou plaçaient leurs rouets en vue pour que les visiteurs puissent les regarder travailler.

Ils étaient bien rodés à l'exercice. Nourrir les touristes était devenu un à-côté plutôt rentable. S'il n'y avait aucun commerce sur Hirta, ils pouvaient demander aux capitaines de leur rapporter des marchandises lors d'un passage suivant. Et l'argent récolté leur accordait du crédit auprès du receveur des rentes qui encaissait les loyers. Flora avait même pu s'offrir un bâton de rouge à lèvres vif qu'elle avait vu porté par une visiteuse fortunée. Hélas, les trois cents moutons qu'elle menait à Glen Bay pour l'été n'y étaient guère sensibles.

Aucun villageois ne comprenait pourquoi le monde extérieur s'intéressait à eux. Le postier et père de Mhairi, Ian McKinnon, avait appris de ses collègues du continent que les cartes postales portant le cachet de Saint Kilda étaient désormais très prisées. Le mode de vie de l'île, disait-on, était de plus en plus à la traîne. L'industrialisation engendrait des changements plus rapides que jamais, de sorte qu'eux devenaient des vestiges vivants, curiosités d'un temps révolu. Si l'on avait peut-être pitié d'eux, les habitants de Saint Kilda n'en avaient cure. Ils avaient appris à tirer leur épingle du jeu, et Effie n'était pas en reste, au contraire.

Elle souleva son seau et descendit la pente les yeux rivés sur les points noirs qui passaient de l'une à l'autre des embarcations en mouvement. Quand l'équipage se

serait séché et remis du roulis, il voudrait assister à un spectacle, et elle comptait bien le lui donner.

— Ils vont faire ça où ? s'enquit son père d'un ton bourru alors qu'elle baratait le beurre.

Sa pipe au coin des lèvres, il regardait par la fenêtre les trois hommes qui descendaient la rue.

— Sgeir nan Sgarbh, je dirais. Ce sera plus à l'abri du vent.

— En haut, oui, mais les canots pourront faire le tour ?

— Archie MacQueen a assez de force dans les bras, murmura-t-elle.

Elle regarda les hommes. L'un d'eux était reconnaissable à sa démarche particulière : Frank Mathieson, le receveur des rentes et représentant du propriétaire, par conséquent le maître des lieux. Les deux autres, en revanche, lui étaient inconnus. Ils portaient un costume marron foncé bien coupé et un chapeau de feutre. L'un d'eux avait les cheveux blond doré et le cou hâlé. Si seulement il se retournait ! Effie avait envie de voir le visage correspondant à cette tenue élégante. Mais les hommes disparurent au détour d'un virage.

Le groupe qui venait de débarquer était réduit, hélas. Un groupe privé, avait décrété Ian McKinnon avec son autorité coutumière. Autrement dit, des pourboires modestes. Or, si les femmes devaient rentrer leurs draps, il fallait qu'il y ait de bonnes raisons. Deux messieurs seuls ne pouvaient récompenser tout le monde. Le capitaine avait été installé dans le cottage de l'oncle Hamish, et les deux autres devaient loger chez le receveur, la plus grande maison de l'île. Effie ne les enviait guère d'avoir à endurer l'hospitalité de Mathieson.

— Je vais mettre le beurre au frais, annonça-t-elle.

Elle souleva la baratte et sortit, suivie de Poppit. Plus bas, elle vit les visiteurs déposer quelques pièces dans la paume de Mad Annie qui, un manche à balai en main et environnée de pièges à macareux, filait sa laine en racontant des histoires de mariages traditionnels. Il suffisait à deux amoureux de sauter par-dessus un balai posé à terre pour se considérer comme mariés. Contrairement à la plupart des anciens du village, elle parlait bien anglais, ce qui ne signifiait pas que les autres étaient incapables de communiquer. Effie esquissa un sourire en voyant Ma Peg faire mine de s'affairer et de fuir les appareils photos. Les nouvelles technologies n'étonnaient plus personne depuis fort longtemps. D'autres pièces de monnaie changèrent de mains.

Effie gagna l'arrière du cottage et gravit une pente menant au plateau d'An Lag. C'est là que, par mauvais temps, on faisait paître les moutons dans les *fanks*, ces enclos ceints de murs. Au-delà, le point culminant de l'île, Connachair, se dressait tel un tremplin vers le paradis. Pour certains, cette montagne en était réellement devenue un : beaucoup avaient rendu l'âme dans le précipice, distraits par le mamelon arrondi du sommet côté village, ou surpris par les falaises hautes de quatre cent vingt mètres qui tombaient à pic dans la mer.

L'herbe grasse était parsemée de boutons d'or et d'arméries. Ils lui piquaient les pieds tandis qu'elle évoluait parmi les *cleits* en pierre en direction de celui où ils entreposaient le beurre et la crème. Elle dut se pencher pour entrer et poser sa baratte. Sa famille conservait là ses provisions depuis plus de trois cents ans. L'île devait compter plus de mille quatre cents de ces structures au sommet arrondi, et Effie savait lesquelles appartenaient à sa famille. Celle-ci, en contrebas d'An Lag, pour les produits laitiers, celle de Ruival pour les plumes d'oiseau, celle

d'Oiseval pour l'huile de fulmar, celle de Connachair pour les carcasses salées, celle où ils gardaient la tourbe... Si nombre d'entre elles étaient vides, elles servaient aussi de garde-manger de secours, d'abri contre la pluie et le vent, de cachette pour les amoureux...

Elle redescendit en enjambant les roches nichées dans l'herbe. Par-dessus les toits, elle voyait les gens commencer à se réunir sur la plage, se préparer pour le spectacle à l'intention des visiteurs.

— Tu y vas aussi, Effie ? lança une voix.

Lorna MacDonald, qui venait d'émerger de la petite maison du postier où elle travaillait parfois, était en train d'attacher ses cheveux auburn.

Effie alla à sa rencontre, précédée par Poppit.

— Oui, répondit-elle. On ne sait jamais. Il y aura peut-être quelques sous à empocher.

— Sans parler des petits extras, fit Lorna avec un clin d'œil.

— Que veux-tu dire ?

— Il est beau garçon, le plus jeune. Un simple sourire de lui suffirait à me payer ! fit en riant Lorna, ses yeux marron pétillant de joie.

Effie se contenta d'un haussement d'épaules perplexe.

— Je ne l'ai vu que de dos.

— C'est déjà pas mal, je parie.

Effie se mit à rire. Que Lorna soit la célibataire endurcie de l'île l'étonnait toujours : à trente-trois ans, elle n'était toujours pas mariée, alors qu'elle ne pouvait s'empêcher de flirter. Mais les visiteurs ne restaient pas longtemps, et le célibataire de Saint Kilda le plus proche et de son âge était Donnie Ferguson, qui n'avait aucune envie d'une épouse de sept ans son aînée, plus intelligente que lui et qui bientôt ne serait plus apte à procréer.

— Qui sont ces gens, d'ailleurs ?

— Des riches, répondit Lorna. À en juger par leur bateau.

Lorna était très bien informée. Infirmière diplômée originaire de Stornoway, elle avait choisi de faire sa vie sur l'île sans en être native. Elle avait connu un autre monde et savait ce que pouvait acheter l'argent.

— Bon, soupira Effie en voyant les hommes entamer leur ascension munis de leurs cordes et précédés par les chiens. Je vais quand même essayer de gagner quelques pennies, et toi tu auras le sourire du gentleman. Qu'en dis-tu ?

— Marché conclu, concéda Lorna d'un air entendu.

Effie fila vers le cottage pour y prendre l'épaisse et rugueuse corde en crin de cheval. Assis dans son fauteuil au coin du feu, son père bourrait sa pipe de tabac black twist. Il ne pouvait rester debout très longtemps.

— J'y vais ! annonça-t-elle.

Il l'observa de ses yeux jaunis, et elle vit l'homme fort dans le corps infirme. Peu adepte des effusions, il hocha la tête.

— Tiens bon la barre, ma fille.

— Promis, répondit-elle tout en sachant que c'étaient ces mêmes paroles qu'il avait adressées pour la dernière fois à son frère.

Un instant, quelque chose dans sa posture, comme une énergie qui aurait grondé en lui, donna à la jeune femme l'impression qu'il allait ajouter quelque chose. Il n'en fit rien, et elle le quitta sur un simple signe de tête.

Plusieurs hommes parcouraient déjà les versants, corde à l'épaule. Comme Effie l'avait prévu, ils se dirigeaient vers les falaises de l'est, où une petite aiguille rocheuse surgissait de l'eau pour protéger les bateaux de l'assaut des vagues. Cela permettait aux canots d'amarrer dans un confort relatif pour le spectacle.